

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre ; Bureau de la presse. »

Les manuscrits ne sont pas rendus.

CONFIANCE !

Depuis quarante années, l'Allemagne fait peser sur l'Europe une tyrannie odieuse. La France réparait ses forces et refaisait son armée qui, malgré le courage et l'abnégation de ses merveilleux soldats, avait succombé sous le nombre en 1870. L'heure de la libération de l'Europe a sonné : toutes les nations se sont levées contre les pays allemands ; tous les soldats sont debout et en tête le soldat français qui, au cours des temps passés, a toujours été le défenseur du droit et de la liberté. Tous, Français, vous êtes accourus à l'appel de la patrie avec calme et résolution ; vos femmes, vos filles, vos enfants ont retenu leurs pleurs, fiers de vous qui alliez rendre à la France le rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Ayez confiance en vos chefs comme j'ai confiance en vous, je connais toutes les armées de l'Europe, aucun de leurs soldats ne vous vaut, n'a votre énergie, votre courage, votre force de résistance ; dans vos veines coule le sang des soldats qui, sous Napoléon, ont planté le drapeau tricolore sur les palais de Vienne et de Berlin, qui ont sous la Révolution refoulé les hordes germaniques. Soldats, je vous aime plus que jamais, je vous ai toujours admirés, je vous ai vus en 1870, en Algérie, au Tonkin, dédaignant les fatigues, les souffrances physiques et le danger, répondre à tous les appels de vos chefs.

Comment n'auriez-vous pas confiance ? L'énergie et le courage, notre armée les a toujours possédés. On pouvait craindre de voir le calme chez notre ennemi, la nervosité chez nous ; et le contraire qui se produit. De l'autre côté de la frontière vous pouvez constater un manque de sang-froid qui atteint la démence.

Pour défendre la Patrie menacée, le Gouvernement de la République vous a appelés aux armes. Vous êtes rangés à notre frontière d'Alsace-Lorraine : demain vous aurez rendu à leur patrie vos frères qui vous appellent. L'ennemi hésite devant vos bataillons animés du souffle patriotique le plus pur ; il a cherché une

autre route, croyant dans son orgueil qu'il passerait comme l'ouragan et que tous les peuples s'inclineraient. Il avait compté sans le vaillant peuple belge qui s'est levé ; son armée est debout pour défendre l'intégrité de son sol national. L'armée anglaise est arrivée à son secours et la flotte britannique nous donne en même temps la liberté des mers et l'assurance d'un ravitaillement continu ; vos familles ne manqueront pas de pain.

L'Allemagne est encerclée, l'Orient lui est fermé, la mer et toutes les ressources des pays transatlantiques lui sont interdites ; elle ne peut pas ne pas succomber.

G^{ral} DE LACROIX,
ancien vice-président
du conseil supérieur de la guerre.

EN L'HONNEUR DU 10^e BATAILLON DE CHASSEURS

Le 10^e bataillon de chasseurs a enlevé, à Saint-Blaise (vallée de la Bruche), un drapeau au 132^e régiment wurtembourgeois. Le 10^e bataillon de chasseurs avait déjà gagné à la bataille de Solférino la croix de la Légion d'honneur, en enlevant un drapeau à l'ennemi. Il a la main.

Le ministre de la guerre, ancien capitaine au 13^e bataillon de chasseurs, lui a adressé le télégramme suivant :

Le ministre de la guerre, en apprenant que le 10^e bataillon de chasseurs a enlevé aux Allemands le premier drapeau pris à l'ennemi, se souvient avec une émotion joyeuse qu'il eut l'insigne honneur de servir dans ces bataillons d'élite. Il exprime à ses camarades, officiers et chasseurs, l'assurance de son admiration, de son entière confiance, et de sa foi dans le succès final de nos armes. Dans notre armée héroïque, qui ne reculera devant aucun sacrifice, pour assurer la déroute de l'ennemi, les chasseurs sont les premiers à donner la mesure de leur valeur. Merci au nom de la France et de la République. Haut les cœurs !

MESSIMY.

Le drapeau du 132^e wurtembourgeois a été porté du grand quartier général à Paris par le colonel Serret, qui était, jusqu'à la déclaration de guerre, notre attaché militaire à Berlin. Il a été exposé pendant la journée du 17 août à l'hôtel du ministre de la guerre et toute la population parisienne a défilé devant ce trophée. Il sera porté le 18 aux Invalides après avoir été présenté au Président de la République.

Et maintenant à qui le tour ?

SITUATION MILITAIRE

(17 août.)

Les troupes françaises gagnent du terrain sur tout le front, obligeant les Allemands à évacuer les hautes vallées des Vosges et à se replier au nord de la Seille. Nous avons ainsi pris pied solidement tant sur le versant Est des Vosges qu'en Lorraine annexée.

En particulier, nous progressons dans la vallée de la Bruche qui mène à Strasbourg, et dans les vallées de Sainte-Marie et de Villé ; nous atteignons les pentes descendant sur Sarrebourg et nous touchons à Marsal.

Les Allemands, repoussés tant vers l'Est que vers le Nord, sont dans le plus grand désordre. Ils abandonnent un matériel considérable, munitions et voitures. (On a signalé en outre hier l'enlèvement du convoi automobile d'une division de cavalerie.) Leurs pertes, enfin, sont beaucoup plus élevées qu'on ne le pensait au premier abord.

En résumé, sur le front Chambrey-Belfort, nous avons déjà gagné sur l'ennemi une bande de terrain de 10 à 20 kilomètres de large.

La progression continue.

RÉCIT D'UN DÉSERTEUR

Un sergent allemand qui a pris part à la bataille sous Liège et a, à la fin de cette bataille, quitté les rangs de l'armée allemande, a fait le récit suivant en arrivant en France :

Convoqué à son ancien corps la veille de la mobilisation, il a été envoyé aussitôt à Aix-la-Chapelle, où il a été habillé et équipé en compagnie d'un grand nombre d'autres réservistes, et versé au 165^e régiment d'infanterie (Quedlinbourg, IV^e corps d'armée) qui arrivait par voie ferrée, à demi mobilisé.

Son régiment se porta d'Aix-la-Chapelle sur Verviers, puis suivit la vallée de la Vesdre. Jusque-là, le moral des hommes était assez satisfaisant : le colonel, les chefs de bataillon, les capitaines surtout leur parlaient assez fréquemment et leur annonçaient que les Anglais restaient neutres, que les Belges les laisseraient passer sans résistance, que la situation était bien meilleure qu'en 1870, car on allait arriver de suite dans le dos des Français, et on serait à Paris dans quinze jours. Cependant un certain nombre de réservistes n'étaient

pas contents, car ils se demandaient pourquoi on faisait cette guerre.

En approchant de Liège, on entendit en avant une violente canonnade et fusillade (la brigade du IV^e corps, dont faisait partie le 165^e marchait en échelon, en arrière et à gauche du X^e corps). Les hommes commencent à s'émouvoir, car on leur avait dit et répété que les Belges ne feraient aucune résistance.

Le 4 août au soir, le régiment arriva enfin, près du château à 1 kilomètre Nord de Massonheid, où il s'installa au bivouac. Beaucoup d'hommes étaient éreintés et tenaient à peine debout. Depuis leur départ d'Aix-la-Chapelle, ils avaient été nourris uniquement de vivres de réserve et d'eau. Le 5 août au matin, on distribua à chaque homme un petit morceau de saucisson.

Dans l'après-midi le général von Emmich, qui se tenait près de Saint-Hadelin, fit appeler à lui les officiers supérieurs et capitaines des deux régiments. Il leur annonça que la ligne de combat avait subi de fortes pertes et que la brigade allait se porter en avant, en renfort.

Le 165^e commença son mouvement dans la direction du fort de Chaudfontaine ; mais au bout de peu de temps il vit arriver sur lui un flot de fuyards ; c'étaient les tirailleurs de la ligne de feu qui venaient de recevoir une contre-attaque belge à la baïonnette, et qui s'enfuyaient dans le plus grand désordre.

Un général arriva alors, et commanda au 165^e : « En arrière ! en arrière ! » Le régiment se retira en bon ordre jusqu'à Goffontaine, à une dizaine de kilomètres en arrière, où il s'installa en cantonnement-bivouac. Les cuisines de campagne arrivèrent enfin et distribuèrent un repas chaud aux hommes, le premier depuis trois jours.

Les hommes, à ce moment, étaient complètement démoralisés ; d'abord ils venaient de voir leurs camarades en fuite, ils étaient exténués de fatigue, ils crevaient de faim ; puis de mauvaises nouvelles leur parvenaient : quelques prisonniers belges, des journaux saisis dans les fermes ou villages leur apprenaient que la Belgique avait déclaré la guerre à l'Allemagne et décidé de se défendre énergiquement, et que l'Angleterre se rangeait du côté de la France, en un mot, le contraire de ce que leur avaient raconté leurs officiers.

Dans la nuit du 6 au 7, ayant pris la résolution de quitter l'armée allemande et de s'enrôler en France, il put trouver des vêtements civils et cacha ses effets militaires. Il réussit à gagner Liège, puis Bruxelles et enfin Paris, où il contracta un engagement dans les volontaires.

Dans le récit de ce sous-officier, qui paraît très intelligent, dégourdi et de bonne famille, il y a lieu de noter encore les trois points intéressants suivants :

1^o Les fantassins allemands ont, paraît-il, une grande crainte du corps à corps à la baïonnette. Ils tirent sur l'ennemi qui s'avance, mais, s'ils s'aperçoivent que ce dernier marche quand même malgré les pertes et que l'abordage est inévitable, ils lâchent pied ;

2^o Le sous-officier a entendu des officiers d'infanterie se plaindre violemment de ce que l'artillerie n'appuyait pas suffisamment les attaques d'infanterie ;

3^o Les hommes de l'armée active restent silencieux ; ce sont, paraît-il, les réservistes, plus avertis et plus indépendants, qui font l'opinion et fixent le niveau du moral dans la troupe allemande. Ce moral est devenu détestable après les échecs sous Liège, surtout parce que les hommes, en dehors de l'extrême fatigue et du manque de nourriture, ont été complètement surpris par l'attitude des Belges, qu'on leur avait affirmé devoir être toute autre.

NOUVELLES MILITAIRES

Sur le front.

La situation continue à être bonne et notre progression méthodique s'accroît.

En Haute-Alsace, les forces allemandes se retirent en grand désordre, les unes vers le Nord, les autres vers l'Est. La preuve de ce désordre se trouve dans l'abandon d'un énorme matériel tombé entre nos mains (approvisionnement d'obus, voitures, fourrages, etc.).

Nous sommes fortement appuyés à la ligne Thann, Cernay et Dannemarie.

Il se confirme que dans les engagements qui ont eu lieu depuis le début de la campagne dans cette région, l'ennemi a subi des pertes beaucoup plus élevées que nous ne l'avions cru au premier abord. On s'en rend compte tant par les cadavres retrouvés que par le témoignage des prisonniers.

Dans la région du Donon, nous occupons Schirmeck, à 12 kilomètres en aval de Saales.

Le nombre des canons de campagne pris par nous sur ce point est, non pas de 4 comme il a été dit hier, mais de 12, en plus de 12 caissons et de 8 mitrailleuses.

Notre cavalerie a poussé jusqu'à Lutzelhausen et Mühlbach.

Plus au Sud nous avons occupé Villé à l'est du col d'Urbeis sur la route de Schlestadt et Sainte-Croix-aux-Mines en aval de Sainte-Marie. Il y a été pris de l'artillerie lourde de campagne.

Nous progressons également dans les vallées de Sainte-Marie et de Villé.

Dans la vallée de la Bruche, nous continuons, fortement appuyés sur le Donon, à nous avancer dans la direction de Strasbourg.

Il se confirme que les troupes allemandes, rencontrées devant nous dans cette région, sont complètement désorganisées.

Sur la ligne Lorquin, Azoudange, Marsal, nos troupes gagnent du terrain.

Nous avons donc sur la ligne frontière, depuis Chambrey jusqu'à Belfort, gagné sur l'ennemi une distance qui varie de 10 à 20 kilomètres et pris pied fortement en Alsace aussi bien qu'en Lorraine.

Cruautés allemandes sur prisonniers, blessés, enfants.

Signalons de nouveaux actes de sauvagerie commis par les troupes allemandes.

A Blamont, ce village dont les Allemands viennent d'être chassés par nos troupes, ils ont sans aucune raison et sans avoir été provoqués, mis à mort trois personnes dont une jeune fille et un vieillard de quatre-vingt-six ans, M. Barthélemy, ancien maire de Blamont.

Dans la région de Belfort, un grand nombre de prisonniers ont été traités avec la dernière sauvagerie. Les Allemands les ont déshabillés, poussés en avant de leur ligne, en les exposant presque nus aux balles françaises. Ils en ont jeté d'autres dans le canal pour les en retirer et les y rejeter encore.

Un de nos blessés, aujourd'hui en traitement à Besançon, a été frappé à la tête et dans les côtes à coup de crosse et de talon. Un soldat allemand l'a traîné sur le sol. A côté de lui un autre blessé français a été achevé à coup de baïonnette.

Quelques officiers ont essayé de retenir leurs hommes. Ils n'ont pas su se faire obéir.

Enfin à Magny un enfant de sept ans, s'amusant à mettre en joue une patrouille avec son fusil de bois, a été fusillé sur place.

Les Allemands civils d'Alsace tirent sur nos troupes.

Dans diverses localités de la Haute-Alsace, les immigrés ont tiré (devant Mulhouse notamment). A Cernay, une section déployée devant l'ennemi a perdu 38 hommes, tous atteints dans le dos : les coups de feu avaient été tirés du village, avant qu'aucun soldat allemand y eût pénétré. A Luttray, l'instituteur a tiré sur une patrouille de cavalerie, tuant deux chevaux.

Un croiseur autrichien coulé.

La flotte française de la Méditerranée, commandée par l'amiral Boué de Lapeyrère, a, devant Antivari, coulé un croiseur autrichien qui tenait le blocus de ce port.

L'opération s'est accomplie sous les yeux des Monténégrins.

Le sang-froid d'un aviateur.

Un de nos aviateurs, faute d'essence, avait dû atterrir dans un village du territoire annexé.

Il remplissait son réservoir quand une forte patrouille allemande fut signalée. Sans se troubler, l'officier continua à vider ses bidons : les Allemands étonnés, ne comprenant pas, s'arrêtèrent à 200 mètres sans tirer, craignant peut-être un piège. Le réservoir plein, l'aviateur mit en marche et partit. A ce moment, les Allemands se voyant joués tirèrent sur lui. Il était trop tard, l'appareil et son pilote sont rentrés sains et saufs.

Chute d'un avion allemand.

Un avion allemand est venu, lundi matin, faire une reconnaissance au-dessus de Givet. Des coups de feu ont été tirés et l'avion est tombé à Hastières peu après.

A Dinant.

Lundi matin, à Dinant, vers six heures, sept uhlans faisant partie d'une patrouille de dix cavaliers ont été tués, les autres se sont enfuis du côté de Rochefort.

Sur la frontière austro-russe.

Les opérations effectuées à la frontière de Galicie, entre les 13 et 17 août, par les détachements chargés de la défense et du service de reconnaissance, ont donné lieu à une série de combats livrés par la cavalerie, soutenue par l'infanterie avec des canons-revolvers et de l'artillerie de campagne.

La tentative faite par les Autrichiens pour avancer de Andreev vers Kielce a échoué le 15 août quand les troupes russes, par de brillantes attaques de cavalerie, délogèrent l'ennemi de Kielce et occupèrent fortement la ville et la région Toraschoff. La cavalerie russe, poussant énergiquement son attaque, culbuta les avant-gardes autrichiennes, envahit les frontières de Galicie et s'empara de la région sur une profondeur de douze verstes.

A mi-chemin de Tomaschof, la cavalerie russe infligea de grosses pertes aux ennemis. Au village de Narol, notamment, la cavalerie russe, dans un brillant combat, sabra un escadron du 11^e dragons.

Pour les prisonniers alsaciens-lorrains et polonais.

Il a été établi une entente entre les états-majors français et russes pour que des mesures de faveur spéciales soient prises vis-à-vis des prisonniers alsaciens-lorrains par l'état-major russe, et vis-à-vis des prisonniers polonais par l'état-major français.

PROPOS DU BIVOUC

Vous êtes au bivouac. C'est l'heure de la soupe. Tout est paré. Le cuisinier de l'escouade s'est distingué ce soir. Des gamelles fumantes s'exale une bonne odeur de « friichti » qui chatouille agréablement les narines. Durand a fait la corvée d'eau. Dupont, qui est débrouillard, rapporte un « kilo » de vin rouge qu'il a dégotté chez l'épicier du bourg. Il y a du bon, comme dit Machin, « le parigot », le loustic qui vous raconte, entre deux factions, des histoires à mourir de rire.

Chacun plonge sa cuiller dans le rata. Les mâchoires fonctionnent. Pas besoin d'appétitif. On s'est assez démené dans la journée pour sentir son estomac descendu dans ses bottes.

Tout à couple caporal ou le brigadier, rouspète : — Qu'est-ce que c'est que ce particulier qui assiste au banquet sans avoir été invité ? Attention ! Garde à vous ! Un pékin s'est glissé parmi nous !

Le pékin, c'est moi. J'arrive de Paris, je m'explique.

Le ministre de la guerre m'a expédié au généralissime, qui m'a envoyé rebondir aux commandants d'armée, de corps d'armée, de brigades, de régiments. J'étais chargé de distribuer aux troupes le *Bulletin des armées de la République*. Comme le Petit Poucet, j'ai semé partout mes petits papiers. Je vous apporte le dernier numéro paru, les dernières nouvelles. Vous pouvez vous le payer. C'est gratis.

Et dans ce *Bulletin*, où vos officiers, je l'espère, trouveront des renseignements précieux, directement puisés aux sources officielles, j'inaugure aujourd'hui même ces *Propos du bivouac* qui vous sont destinés, à toi mon cher Durand, à toi mon vieux Dupont, à vous tous camarades de l'escouade, du peloton, de la compagnie, de la batterie, de l'escadron.

On va causer ensemble en toute franchise. Je vous connais bien. Vous êtes nos fils, nos neveux, nos cousins, nos amis. Vous êtes la jeunesse française qui s'est levée pour défendre la mère patrie. Pas besoin de vous demander vos papiers. Vous vivez et respirez sous les plis du drapeau dont vous avez la garde et que vous défendez jusqu'à la mort.

Mais vous ne me connaissez pas. Je me présente.

Pendant dix-huit ans, j'ai accompagné vos ans aux manœuvres d'automne et j'en ai rendu compte au public, dans les grands quotidiens de Paris. J'ai même assisté pendant cinq années consécutives — de 1905 à 1910 — ouvertement, comme journaliste, aux manœuvres impériales allemandes. J'ai vu et entendu beaucoup de choses. Je vous les raconterai au jour le jour.

Assez de boniment ! Ce n'est pas de la stratégie ou de la tactique que nous agiterons à cette place. Je viendrai simplement, à des heures variables, *giberner* avec vous.

Je suis votre vieux camarade. Demain, je n'en doute pas, vous m'accueillerez comme un ami. Nous échangerons nos impressions en toute liberté et, quand vous croirez devoir m'interrompre pour me poser une question, je vous laisserai la parole. C'est compris.

Alors, pour aujourd'hui, je n'ai pas autre chose à vous dire. En ce qui concerne les opérations générales, tout va bien. Vous n'avez qu'à lire le *Bulletin* pour vous en apercevoir. Et quant à l'état d'esprit qui règne dans les troupes de la France et de ses alliés, dégustez-moi cette anecdote, que je n'ai pas inventée, mais que je copie textuellement dans le *Communiqué officiel* du ministère de la guerre belge :

« Un carabinier qui a déjà fait plusieurs prisonniers, a déclaré hier à ses camarades :

« — Maintenant, pour ramasser des « Boches », je ne prends plus mon fusil. Je m'en vais au-devant de l'ennemi, avec une tartine, et quand les Allemands la voient, ils me suivent. »

Tu parles ! Ils crèvent de faim. — PAUL BELON.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La messe de la Croix-Rouge. — Une messe a été célébrée, lundi matin, en l'église de la Madeleine, sous la présidence de Mgr Amette, cardinal archevêque de Paris. L'affluence était immense et de nombreux fidèles qui n'ont pu trouver place dans la nef sont restés sur le parvis et devant les grilles.

Mgr Amette, revêtu de la pourpre cardinalice, a prononcé un discours très émouvant. Il a célébré les mérites des dames de la Croix-Rouge et souhaité que « Dieu guérisse les blessures qu'elles vont panser ». Il a glorifié en termes pathétiques nos armées qui se souviennent de Jemmapes et de Valmy et qui vont faire triompher « la générosité française, fleur de civilisation chrétienne, contre la barbarie germanique ».

Mme Poincaré assistait à la cérémonie, ainsi que MM. d'Haussonville, de Vogüé, d'Harcourt, de nombreuses dames venues en costume d'ambulance et des représentants des colonies anglaise, russe et belge à Paris.

Les engagements volontaires. — Les engagements volontaires pour la durée de la guerre sont reçus à partir du 21 août courant.

Le général à la langue coupée. — C'est le général de Deimling, commandant le 15^e corps de Strasbourg. Au cours des engagements qui ont eu lieu dans les Vosges, une balle lui aurait traversé la joue et coupé la langue.

Deimling fut l'inspirateur et le metteur en scène de l'affaire de Saverne, le protecteur du lieutenant von Forstner, et c'est grâce à son appui que les officiers de la petite ville alsacienne purent organiser leur système de provocation.

C'est lui qui prononça la phrase odieuse : « Nous sommes las de tirer à blanc. » Une balle de lebel lui a coupé la langue.

Les Alsaciens réfugiés en France. — Que sont devenus les vaillants Alsaciens qui ont soutenu avec tant de persévérance et d'esprit la cause française dans le « pays d'empire » ? Le dessinateur Hansi est interprète dans un de nos régiments ; son camarade Zizlin va s'engager à Besançon ; Spinner, promoteur du mouvement du Geisberg ; Jean, ancien administrateur du *Lorrain* et président du Souvenir alsacien-lorrain ; le chanoine Collin ; Langel ; M^{re} Hellmer et l'abbé Wetterlé, de Colmar, dont le *Nouveliste* a été supprimé ; Léon Boll, directeur du *Journal d'Alsace-Lorraine*, sont en France.

Hélas ! on est inquiet pour Blumenthal, Preiss, Bousson et pour beaucoup d'autres Français d'Alsace et de Lorraine. Ont-ils réussi à échapper au massacre organisé par les agents de Guillaume II dans les pays encore annexés ?

Liebknecht soldat. — On avait fait courir le bruit que le député socialiste allemand Liebknecht aurait déserté et aurait été fusillé. Il n'en est rien.

Au contraire, d'après les nouvelles qui arrivent de Berlin, le député socialiste Liebknecht se serait engagé comme soldat dans l'armée allemande.

La mort du baron von Marshall. — L'une des premières victimes allemandes au début de la guerre, a été le lieutenant baron von Marshall, fils de l'ancien ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, celui-là même qui montra toujours à la France une hostilité si profonde. Voici dans quelles circonstances l'officier fut tué.

Un petit détachement français, composé de douaniers, de gendarmes et de forestiers, commandés par le capitaine de gendarmerie Gross et le lieutenant de douanes Ballu, fut attaqué le 5 août dans la région de Genaville et Lantéfontaine (Meurthe-et-Moselle) par une troupe nombreuse allemande, appuyée par de l'artillerie. Une fusillade nourrie accueillit les Allemands qui prirent la fuite, laissant sur le terrain un de leurs officiers atteint d'une balle dans le ventre.

C'était le baron von Marshall. Avec les sentiments d'humanité chevaleresque qui sont la caractéristique des Français, nos soldats relevèrent l'ennemi blessé et cherchèrent à le secourir. L'officier parut étonné, remercia et mourut.

En Serbie. — Les journaux allemands et autrichiens ne cessent de publier les plus ridicules mensonges sur les opérations de l'armée autrichienne contre la Serbie.

A les en croire Belgrade serait occupée par les Autrichiens, et la presse austro-allemande va jusqu'à donner les noms des régiments qui sont entrés les premiers dans la ville.

Il est à peine besoin de démentir de pareilles inventions. En fait, tous les efforts tentés par les Autrichiens pour franchir le Danube et la Save, dans les environs de Belgrade, ont été repoussés.

Les Allemands hors de combat. — Le correspondant du *Times*, à Berne, qui vient d'effectuer un voyage tout le long de la frontière de la Suisse et de l'Alsace, a trouvé 3.000 soldats allemands en traitement à l'hôpital de Colmar ; ils avaient tous été blessés au cours des derniers engagements. Plusieurs milliers de soldats, également atteints dans les derniers combats, sont hospitalisés à Mulhouse, Strasbourg et Baden-Weiler.

Morgue d'officier allemand. — Dans l'une des salles de l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles, sont couchés quatre blessés allemands, un officier et trois soldats. L'officier ne décolère pas : il se montra très offensé d'être dans la même chambre que les simples soldats. Il parle un peu français ; on l'a prié de servir d'interprète auprès de ceux-ci, mais il se refuse énergiquement à avoir avec eux la moindre relation. Est-il besoin de dire que les médecins belges se montrent aussi surpris que choqués de cette mentalité, qui est si loin de la leur et de la nôtre.

Mesures contre le chômage. — Le Gouvernement s'est préoccupé de fonder une caisse de chômage dans les grands centres. Renseignements pris par M. René Viviani auprès des préfets, il y a dans des villes importantes peu de chômeurs, et dans d'autres la reprise des travaux publics et l'ouverture de chantiers nouveaux pourront suffire. Sur ce point, les municipalités et préfectures ont montré beaucoup de prévoyance. A Paris et dans la banlieue, des travaux vont commencer, et, de ce fait, le chômage sera atténué.

Néanmoins, le conseil des ministres a décidé que l'Etat bonifiera de ses deniers et dans la proportion de 33 p. 100 tous les versements et allocations distribués aux chômeurs par les caisses syndicales déjà existantes. Même bonification sera faite au profit de la caisse de chômage organisée par la ville de Paris.

Cette organisation sera étendue à toutes les grandes villes de France. Tous ceux qui, en fait, sont réduits à un chômage réel, auront droit à l'indemnité fixée par la loi du 5 août 1914.

Les prénoms de la guerre. — On signale deux déclarations de naissances faites à l'état civil de Londres, où un garçon avait été inscrit sous les prénoms d'Albert-Léman-Liège ; une petite fille sous ceux d'Alsace-Lorraine. A Paris, un médecin, le docteur Carl, a déclaré à la mairie sous les prénoms de Victoire-France, une fillette dont le père est à la frontière.

Qu'ils y viennent ! — Dans un compartiment d'un train de banlieue, sont assis deux hommes et trois femmes.

L'un des deux hommes — il a l'air très vieux — a posé ses béquilles contre la banquette. Comme il voit dans toutes les mains des journaux, il questionne, et chacun, sympathiquement, le renseigne.

A un moment, il s'écrie : — Quel bonheur ! Mon petit-fils, qui est lâ-bas, va venger mon pied, car j'ai un pied de moins à cause d'eux.

Eh, saisissant une des béquilles, le brave homme la brandit et, dans son geste menaçant, il casse une vitre.

Un parc à bestiaux à Saint-Cloud. — Le parc de Saint-Cloud va être transformé en un immense parc à bestiaux. On attend pour cette semaine près de 27.000 bœufs veaux et moutons.

POUR LES FAMILLES DES SOLDATS

Le ministre des finances a pris les mesures suivantes pour assurer, à Paris, le paiement des allocations accordées aux familles dont le soutien est appelé sous les drapeaux.

Le secours correspondant au mois d'août sera remis aux bénéficiaires desdites allocations sur production du certificat qui leur sera délivré incessamment par les mairies. La distribution des secours sera faite par les soins des percepteurs ou de leurs délégués dans chaque quartier.

A partir du mois de septembre, le paiement aura lieu par semaine.

Dans les départements, comme à Paris, les municipalités et les différentes sociétés s'occupent activement d'aider les familles des combattants. Citons quelques exemples :

A Nice, chaque jour plus de deux mille soupes sont distribuées, et la municipalité répartit, en outre, des dons en nature aux familles nécessiteuses; la solidarité féminine ouvre des garderies d'enfants.

A Toulouse, la municipalité crée des fourneaux économiques.

A Angoulême, des cantines ont été constituées. A Aurillac, le fourneau économique a ouvert ses portes et des crédits ont été votés pour contribuer à la fourniture d'aliments aux familles des mobilisés.

A Millau, les soupes populaires se sont ouvertes le 10 août et un comité d'assistance s'occupe de placer à la campagne les hommes et les femmes sans travail.

Les conseils municipaux de Langon et de Lamarque (Gironde) ouvrent des cantines scolaires. A Mont-de-Marsan, les soupes populaires fonctionnent régulièrement.

A Saint-Etienne, à Roanne, à Saintes, à Rennes, à Argentan, des soupes sont organisées. A Chartres, des bons de lait sont distribués. La ville de Creil donne aux familles des secours en nature. La municipalité de Chaumont a créé des garderies d'enfants. Des souscriptions sont ouvertes dans toute la France et les sommes réunies sont très importantes.

Répétons que ce sont là seulement quelques exemples. La nation se sent une dans cette lutte contre la misère comme dans l'autre lutte engagée aux frontières.

POUR L'AGRICULTURE

La moisson.

En Provence. — La moisson des céréales est entièrement terminée. Le battage des trois cinquièmes de la récolte est effectué.

Dans les Charentes. — Les céréales sont partout coupées. Les mesures d'ensemble propres à assurer le battage immédiat du blé sont prises.

Dans le Cher. — Les travaux de la moisson se poursuivent activement. Les battages sont commencés.

Dans les Ardennes. — La moisson sera terminée le 20 août. Il fait un temps exceptionnel et favorable.

En Bretagne. — Un grand esprit de solidarité se manifeste dans les campagnes. Chacun aide son voisin dans la mesure du possible. La moisson se fera sans difficultés. Des sursis d'appel ont été accordés par le ministre de la guerre aux mécaniciens et conducteurs de machines à battre.

Dans la Dordogne. — Grâce à un entrain admirable de la population, les travaux agricoles s'accomplissent de la façon la plus satisfaisante. La récolte des pommes de

terre et des betteraves s'annonce comme devant être très abondante.

Maine-et-Loire. — Femmes, enfants, vieillards se sont unis et s'entraident de ferme à ferme. Les trois quarts des céréales sont rentrées. Des blés nouveaux ont été déjà livrés.

Manche. — Dans beaucoup de communes, les maires ont organisé, avec le concours des femmes, des enfants et de quelques marins, des équipes qui vont successivement faire la récolte chez les cultivateurs.

Indre-et-Loire. — Les battages vont être terminés. Le département est en situation de pouvoir livrer le blé et l'avoine nécessaires au ravitaillement de l'armée.

Les vendanges.

Le Gouvernement va prendre toutes les mesures nécessaires pour que les vendanges aient lieu dans les meilleures conditions. Pas une goutte du bon vin de France ne doit être perdue. Les préfets des départements viticoles ont été invités à faire auprès des municipalités une enquête aussi précise que possible en vue d'évaluer :

1° Les besoins de toutes les communes viticoles en hommes, femmes et bêtes de trait pour les prochaines vendanges ;

2° Les ressources locales existantes, à ce point de vue et une fois la mobilisation terminée, dans chaque commune ;

3° Le nombre d'hommes, de femmes et de bêtes de trait qu'il sera nécessaire de faire venir du dehors.

Dans quelques jours, lorsqu'il sera en possession de ces renseignements, le Gouvernement, prendra en temps utile, les mesures qui s'imposent.

Une campagne de fausses nouvelles.

Une campagne de fausses nouvelles est faite systématiquement depuis le commencement des opérations par les Allemands.

Par les soins de l'agence Wolff, les pays neutres et plus particulièrement la Suisse reçoivent tous les jours des télégrammes rapportant des faits matériellement faux. Il est facile de se rendre compte du but et de la méthode dont l'agence Wolff est l'organe. Le but est de faire croire que les Allemands ont remporté des avantages considérables. La méthode, c'est la déformation systématique des faits et des chiffres et la suppression de toutes les nouvelles défavorables à l'Allemagne. Le jeu est grossier, c'est ce que nous avons connu pendant la conférence d'Algésiras. A cette époque, mars 1906, Guillaume II télégraphiait à chaque Etat que tous les autres donnaient tort à la France et l'avaient abandonnée. Aujourd'hui, l'agence Wolff, annonce au monde que les Allemands sont vainqueurs. Dans le second cas, il en sera comme dans le premier, personne ne croira l'agence Wolff, pas plus qu'en 1903 on avait cru Guillaume II.

Voici un exemple : des dépêches de l'agence Wolff annoncent que dans les combats précédents nous avons perdu comme morts, blessés ou prisonniers plus de 20,000 hommes. Or ces opérations ont été des opérations d'avant-postes où n'ont pas été engagés 20,000 hommes.

Des dépêches Wolff annoncent, tous les jours, que Liège est pris; or, tous les forts sont indemnes et les Allemands sont obligés de se retirer et d'en faire le siège en règle.

Inutile d'ajouter que l'agence Wolff ne dit rien des mouvements des troupes françaises sur les crêtes des Vosges d'où les Allemands n'ont pas réussi à nous déloger, ni du succès français sur l'Othain (une batterie prisonnière, un régiment anéanti), ni de la fuite de la cavalerie allemande devant la cavalerie française en Belgique.

REVUE DE LA PRESSE

L'Echo de Paris (M. Barrès). — « Votre artillerie, me disait un Lorrain (artilleur au service de l'Allemagne) vaut par son matériel; mais plus encore que par l'outil, vous l'emportez par son emploi. Et puis l'initiative, ce que Napoléon appelait « le courage de l'improvisation » et qu'il déniait aux Allemands, convient à merveille aux nécessités de la guerre moderne. Quand les troupes s'avanceront en ordre dispersé, par petits paquets épars, au hasard des facilités du terrain et des abris, les chefs seront forcément éloignés et l'initiative de l'individu jouera un rôle essentiel. Dans cette situation la France sera excellente. Au contraire l'Allemand, obéissant, discipliné, passif, ne peut se passer d'avoir son chef sous les yeux. Privé de son maître et de son guide, il s'étonne, s'effare et s'en va. »

Le Journal. — Il ne faut pas que la guerre paralyse, mais qu'elle surexcite la vie économique, alors surtout que les mers sont libres et que le monde entier nous reste ouvert.

La mobilisation guerrière avait été longuement préparée; qu'on improvise la mobilisation économique. Toute la France est prête et disciplinée. Les Allemands se sont trop longtemps vantés, chez tous les peuples crédules, de la supériorité de leur méthode et de leur discipline. Ils avaient créé une légende. La voilà détruite en ce qui touche l'organisation militaire; nous la détruirons aussi vite en ce qui concerne l'initiative économique.

Le Gaulois. — M. Augagneur rétablit les aumôniers dans la flotte. M. Messimy augmente le nombre des aumôniers de l'armée. A Montpellier, le préfet reçoit la visite de Mgr de Cabrières. A Limoges, le général prie l'évêque de bénir les troupes. Je sais une administration publique dont le secrétaire est un curé qui vient remplir ses fonctions en uniforme de lieutenant. Les Allemands ont forgé chez nous la fraternité la plus inattendue. En vérité, c'est une France toute neuve.

L'Eclair. — L'épreuve de la guerre à peine commencée fait éclater la supériorité de notre canon de 75, dont la campagne du Maroc a déjà démontré la redoutable efficacité. Or, ce canon merveilleux fut adopté par nous en 1893. Depuis seize ans, l'Allemagne, qui n'a cessé de nous surveiller et d'espionner notre préparation militaire, n'a donc pas pu trouver ni faire mieux! Elle reste en retard. Quelle gloire pour les inventeurs, pour ceux qui l'ont fait adopter et qui l'ont intelligemment donnée à l'armée française, dans une heure critique sans reculer devant les frais énormes de la fabrication du matériel et des projectiles.

L'Humanité. — La République ne sera paingrate. Elle établira sur des bases solides la paix de demain. Elle songera ensuite que pour tous ceux-là qui l'ont défendue avec passion, elle se doit d'être une mère prévoyante.

C'est cela que dès maintenant, pour leur donner du cœur au ventre, le *Bulletin des Armées de la République* va dire à tous ces fils de la Patrie, leur apprenant tout ce que, dès maintenant, la République va faire pour les femmes, les enfants qu'ils ont laissés au foyer, leur laissant prévoir au retour l'ère de solidarité qui devra prolonger l'effort d'union nationale surgi de la patrie en danger.

La République française. — Les Allemands semblent, par leur barbarie, s'être donné pour tâche d'avilir jusqu'à la défaite. L'acte d'accusation qui sera porté contre eux devant le tribunal de la conscience européenne est dressé d'une longue série de défis à l'honneur et à l'humanité. Ils veulent, s'ils nous rendent l'Alsace, avoir fait, de cette terre des houblons et des vignes, un désert ravagé par la flamme et arrosé par le sang. Il faut qu'ils sachent, quand tout sera fini, qu'il n'y aura plus une main en Europe qui consente à serrer une main allemande, plus une ville en Europe qui consente à abriter une maison allemande.

L'Action française. — Le duc d'Orléans a renvoyé à l'empereur d'Autriche l'ordre de la Toison d'Or, dont il était titulaire.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.

Le Gérant : G. CALMÉS.